

Édition génétique d'*Odysée américaine* (extraits)

Hubert Aquin

Volume 38, numéro 1 (112), automne 2012

Relectures d'Hubert Aquin

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1013445ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1013445ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Aquin, H. (2012). Édition génétique d'*Odysée américaine* (extraits). *Voix et Images*, 38(1), 21–25. <https://doi.org/10.7202/1013445ar>

ÉDITION GÉNÉTIQUE D'ODYSSÉE AMÉRICAINE

(EXTRAITS)¹

Hubert Aquin

ODYSSÉE AMÉRICAINE

(du 26 août

au 2 septembre 47)

¹ Pour les transcriptions complètes du manuscrit et du tapuscrit d'*Odyssée américaine*, voir Isabelle Kirouac-Massicotte, *Sur le seuil de l'atelier : les carnets (1947-1949) d'Hubert Aquin*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 2012, 130 f. Cette « transcription diplomatique », qui est une « reproduction quasiment à l'identique de l'original (au type de caractère et à quelques autres indices de l'écriture près) », s'inspire du protocole établi par Almuth Grésillon : la mise en page d'Hubert Aquin est respectée; la double barre oblique (//) indique les changements de feuillets; les réécritures interlinéaires et marginales ainsi que les surcharges sont données dans un encadré et écrites dans un corps plus petit pour plus de clarté; l'astérisque est employé pour indiquer les fautes de frappe faites par Aquin; les passages transcrits en gras permettront de repérer rapidement les ajouts contenus dans la version tapuscrite. Almuth Grésillon, *Éléments de critique génétique. Lire les manuscrits modernes*, Paris, Presses universitaires de France, 1994, 258 p.

Arelires* ces notes de voyage, je suis tout surpris du peu de lyrisme qui s’y trouve. Je ne peux pas croire qu’un voyage qui résumait en moi une telle exaltation sentimentale et que j’avais amplifié de tant de désirs, d’attentes et d’angoisses, ne m’ait suggéré un plus grand lyrisme verbal. La lecture de ce carnet fait croire à un voyage intéressant et assez bien rempli, certainement, mais un voyage bien ordinaire, pas mal indifférent, somme toute, sans poésie. Et pourtant rien n’est si vrai que le contraire de cela : New York fut pour moi la réalisation d’un rêve qui m’était tout particulièrement cher et m’apporta les émotions les plus inoubliables. Jamais un voyage ne m’a donné tant de joies et surtout la sensation unique de me sentir libre comme le vent, tout neuf, complètement renouvelé. Ce fut une évasion réelle, totale. J’avais tout laissé en partant de Montréal, — surtout mes pleurs, mes tristesses. Et j’en avais alors et qui m’enchaînaient misérablement à moi-même, hélas. Mais le jour du départ vint, et l’évasion longtemps désirée. Et cette évasion je l’ai vécue intensément, éperdument chaque minute, chaque instant, partout, sur la route, un peu passé Elizabeth Town, en repartant le matin de Glenn Falls, en marchant dans les rues de New York le soir même, du haut de l’Empire State quelques jours plus tard; cette joie de la liberté je l’ai senti* brûler en moi tout lelong* du voyage, en chantant une marche russe sur le Parkway, ou en plein milieu du Times Square à onze heures du soir, ou, le soir, revenant de Staten Island par le ferry et respirant les brises de l’océan. Je l’ai vécue à chaque moment de mon voyage.

Mais je sais très bien que tous les mots dont je pourrai affubler cette escapade unique me laisseront insatisfait et ne serviront qu’à ternir la pureté de mon souvenir. J’aurais peut-être dû me convaincre de ce fait avant le départ et de cette façon j’aurais moins écrit. Mais en tout cas je tiens à dire que sans la présence de Louis-Georges eut ce voyage été tout à fait banal ou même n’aurait pas eu lieu du tout. Ici la vie d’équipe fut l’animatrice constante de l’intérêt et du plaisir et c’est cette vie d’équipe qui en

conditionnait la curiosité intense et l'intérêt, et, en fin de compte, les joies profondes que nous y trouvions.

Aujourd'hui, 13 novembre 1947

Hubert Aquin // [...]²

New York, mercredi le 28 août

Depuis que j'ai mis le pied dans cet étrange pays je ne sais même plus combien d'opinions différentes à l'égard des Américains m'ont assiégé. J'ai passé des maintes formes du mépris aux admirations les plus variées. Je crois que mon intention du départ d'avoir une opinion précise sur ce peuple, explique passablement mon inconstance intellectuelle. L'impossibilité de se former un concept net, clair et catégorique sur un peuple si multiple, m'apparaît* maintenant obvie. Voilà une impasse bien méritée pour un jeune penseur en chômage, pressé de savoir quoi penser de la civilisation américaine.

Et justement notre voyage (commencé hier) nous a permis d'intéressants contacts avec des américains* typiques. Hier vers une heure à Laprairie, nous bénéficions d'un lift jusqu'aux douanes avec deux jeunes américains* : environ 25 ans. Deux types très représentatifs d'une jeunesse vigoureuse, païnnement* belle et en santé. Épaules carrées, fortes, visage un peu marsien qu'appesantit une sensualité « sophisticated ». De vrais beaux corps, charnels, pleins de sève. Mais on dirait qu'il y règne quelque chose comme de l'abêtissement. Rien d'un artiste ou d'un penseur. Et je pense que les seules joies qu'ils goûtent en auto sont celles de la vitesse. Du 80 à l'heure, et constamment. **Le paysage, la nature les laissent froids.** Recherche effrénée de l'excitation sensorielle*.

Dans le soir nous avons pris un américain* (**à Elizabeth Town**) fêru, lui aussi, d'excitations vertigineuses, violentes, et de physicisme, — mais plus sentimental que les

² Un itinéraire détaillé du séjour new-yorkais d'Aquin fait suite à cette note dans la transcription complète.

autres, plus intelligent aussi. Il n'avait pas l'insouciance moche des américains* qui ne se préoccupent pas de penser le moindre; certains problèmes familiaux, politiques trouvaient un écho en lui. J'ai constaté qu'il tenait à connaître l'opinion des étrangers à l'égard de son pays; j'ai remarqué cette même préoccupation chez deux autres personnes — à mon grand détriment car je ne savais pas trop quoi répondre. //

Mercredi matin (8½ a.m.) nous avons frappé notre lift le plus intéressant : un monsieur Clague nous a mené* de Saratoga Springs à l'aéroport d'Albany. Dès le début il nous assiégea* de questions directes sur notre condition d'étudiants et nos projets d'avenir et **surtout sur** notre religion. Il se prit de nous demander : « Are you good Catholics? — with the emphasis on «good» — Question qui nous fit taire d'embarras*; mais en retour il entreprit un long commentaire. Il dit qu'il ne tenait pas du tout à l'appellation de catholique ou de protestant ou de méthodiste... — mais uniquement au nom de chrétien. (« Do you know the real meaning of the word christian? — it means: « Christ-like »). Il nous parla de ce désir qui le hantait de chercher à devenir semblable au Christ — désir qui fut celui de tous les grands saints. Après une admirable pèroraison sur sa doctrine de vie, il nous dit ceci en guise de résumé, ou de mot d'ordre : « It is when you give that you receive. — You must learn to give. **Voilà un homme vraiment pénétré de l'Évangile.** — Louis-Georges lui fit justement remarquer que tout le monde, hélas, n'avait pas cette philosophie de charité (la catholique en fait) ^{que} et bien des fléaux universels dépendaient de ce défaut.

Voilà un tout autre aspect du peuple américain, ce peuple qui veut absolument la paix et la concorde mondiales et par les bons moyens, i.-e : la philosophie de la charité et de la fraternité. Je note ce mot, pourtant bien simple, de Monsieur Clague : « We are all brothers, we should never forget that ».

FAC-SIMILÉ DU MANUSCRIT D'ODYSSÉE AMÉRICAINE³

enfants inoubtables — ceux
 à qui, tout a refusé les
 rivières — se cramponnant
 odieusement à un grand
 arbre blessé qui semblait
 faire son feuillage en
 pleurs, cœur des linceul. Les
 Sœurs fin attendant leur
 naissance en geignant et
 de de demi-croixes appi-
 pées piteusement à des bran-
 ches sèches, ~~les tombes de~~
~~les tombes~~. — un Playhouse
 Les Enfants au Paradis est
 Bonhomme malade et effri-
 mée d'un monde ~~de~~ Saxo.
 Complications et raffinements d'o-
 masculés. Tout cela donne
 l'impression d'un vide, d'un
 manque vital. Et ces Enfants

du Paradis (mais comment
 serait l'enfer alors!) s'essent en
 des vies stériles ~~et~~ cherdent
 dans le jeu de l'amour un accom-
 plissement, une exaltation, quel-
 que chose (non pas le bonheur) qui
 puisse enfin les satisfaire. Mais
 en vain. Tout retombe, tout s'ef-
 frite lamentablement. Soudain
 on se trouve face à face avec rien.
 Tout retombe parce que tout est
 rêve, songe, vides complaisances
 de l'esprit — et pas plus que cela.
 On a oublié que l'amour a be-
 soin de faire des enfants pour
 vivre; que cette fécondité en
 conditionne sa réussite. On ou-
 blie que l'on fait parfois crever
 le mensonge des rêves; et que
 les dépasser. — tout cela n'empê-
 che pas le film d'être mes-
 veillaux d'une beauté d'un
 art tout à fait exceptionnels.

³ Entrées du jeudi 28 août et du samedi 30 août 1947. Service des archives et de gestion des documents. Fonds Hubert-Aquin (Philippe et Stéphane Aquin), 192P-025/1.